

Peut-on provoquer le hasard ?

Par Jérôme Bourguine et Sylvain Michelet.

Qu'est-ce qui fait que certains jours tout « colle » parfaitement, tombe « pile poil », arrive juste à temps, comme si les êtres et les phénomènes s'étaient concertés pour nous rendre la vie agréable - alors que, d'autres fois, notre vie est une vraie cacophonie ? Se pourrait-il que ces moments de grâce ne soient pas dus au hasard ? Ou que le hasard soit plus bizarre qu'on ne le croit et puisse être, en quelque sorte, provoqué par notre façon d'être au monde ? Persuadés que les coïncidences nous révèlent un état qui devrait nous être « normal », certains groupes de développement personnel expérimentent activement la chose.

Hasard, coïncidence, chance... Existe-t-il entre les faits, les idées, les gestes, les paroles, des liens invisibles aussi consistants que les forces physiques qui relient entre eux les objets ou les atomes ?

La question peut se poser en termes de recherche scientifique aux frontières du réel, passionnante mais théorique - ranimant un très ancien débat sur les formes, de Platon à Sheldrake. Elle peut aussi - et surtout ! - interroger notre manière d'être dans la vie quotidienne. Avez-vous remarqué qu'il nous arrive à tous, à certaines périodes de notre vie, de nous trouver en « zone de synchronicité », comme on traverse une « zone de turbulence » en avion ? La métaphore, à vrai dire, devrait être mise à l'envers : ici, il s'agirait plutôt de périodes de non-turbulence, d'harmonie, de coïncidence. Ces jours-là, tout « baigne ». Les bonnes personnes (ou idées, ou gestes, ou objets) apparaissent au bon moment, au bon endroit et à juste titre. Parfois, on crierait presque au miracle. On connaît le coup de la personne que l'on croise dans la rue (ou qui appelle au téléphone) une minute après qu'on a pensé à elle. De ce cas de base, part toute une gamme de coïncidences de degrés de sophistication variables. Au degré supérieur des « coïncidences simples » (et pour ne pas quitter le téléphone), on raconte souvent le cas de la personne qui, passant devant une cabine publique, entend sonner et décroche : l'appel était pour elle, son interlocuteur s'était trompé de numéro et avait appelé cette cabine accidentellement. On tombe parfois sur des coïncidences en cascade. Exemple vécu. Invité à monter un super coup professionnel, vous rencontrez un problème rédhibitoire, que seule pourrait résoudre une personne dont vous avez entendu parler jadis, avant, hélas, d'oublier son nom.

Domage, vous allez rater votre coup. Mais voilà qu'en rangeant un cagibis, vous vous saisissez d'un vieux journal et hop ! en pleine page : un homonyme du nom oublié ! Vous appelez aussitôt les renseignements téléphoniques... Hélas, la personne (américaine) a déménagé et demeure introuvable. Là-dessus

un cousin vous appelle de Toulouse, à l'autre bout du pays, pour vous demander un service, et au passage raconte qu'il vient de faire une rencontre géniale avec... la fameuse personne, qu'il doit rencontrer le lendemain. Formidable. Vous pourriez donc la rencontrer ? Oui, sauf que ça se passe à six cents kilomètres de chez vous et que l'autre repartira aussitôt outre-Atlantique. Or, votre travail vous empêche absolument de partir. Décidément le sort se rit de vous. Tant pis. Vous renoncez. Une demi-heure plus tard, votre patron vous appelle et, sans que rien n'ait pu le laisser prévoir, il vous dit : « Préparez votre trousse de toilette, vous partez tout de suite à Toulouse ! » (pour une tout autre affaire). Le soir-même, vous dînez avec cette personne dont vous vous demandiez encore en vous levant : « Mais comment diable s'appelait-elle ? » Comme si une formidable force inconnue vous avait catapulté sur le lieu de votre souhait. Et tout votre projet initial peut se mettre en route. Pour la plupart d'entre nous, ces moments-là sont, au sens propre, extraordinaires. Quand ils vous arrivent, tout le monde se demande quelle bonne fée vous a dans ses petits papiers. Miracle ? Construction inconsciente ? Combinaison purement aléatoire ? Réponses de deux vieux sages consultés : « Rien d'extraordinaire, dit le premier, pour une fois, vous vous êtes juste autorisé à entrer en résonance avec le monde. » Et le deuxième d'affirmer : « Seule votre illusoire volonté de "contrôler" votre vie vous empêche de vous trouver en permanence dans cet état de synchronicité. »

Qu'est-ce que la synchronicité ?

Ignoré de nos dictionnaires, qui ne connaissent que « synchrone » ou « synchronie », le mot synchronicité vient comme eux des racines grecques sun (avec) et khronos (temps). Il fut forgé par le psychologue Carl Gustav Jung pour désigner « l'occurrence simultanée de deux événements reliés par le sens et non par la cause. »

Jung aimait illustrer la synchronicité en racontant l'histoire de deux scarabées, dont l'un se cogna un jour contre sa vitre au moment précis où une patiente lui parlait de l'autre, un bijou en or qui lui avait été offert la nuit précédente dans un rêve. Il ne cachait pas le plaisir étonné qu'il avait éprouvé à ouvrir la fenêtre, à saisir l'insecte, à le tendre vers sa patiente et à s'écrier : « Le voici, votre scarabée ! », déclenchant chez elle le déclic libérateur de la cure. Le père du concept d'inconscient collectif n'hésitait pas à avouer l'émoi qu'avaient causé, pour lui comme pour Freud, les craquements soudains de la bibliothèque du maître, au soir du 25 mars 1909, alors que s'achevait leur dispute au sujet de l'intérêt, pour la psychanalyse, d'étudier les phénomènes parapsychologiques.

La réticence de Freud se comprend aisément, et relevait autant d'objections théoriques que d'une stratégie de méfiance face à un domaine dit à l'époque «

occulte », aux contours sulfureux et imprécis. Aujourd'hui encore, et bien que Jung ait insisté sur son importance, la synchronicité reste loin d'être acceptée, prise en compte ou même étudiée. Pour Isé Masquelier, dirigeante de la fédération française de yoga et auteur d'un livre sur Jung *1*, cela tient en partie à ce que ce dernier « n'a pas assez formalisé sa théorie, la laissant à l'état d'hypothèse flottante. » Quant à Michel Cazenave, l'un des principaux éditeurs jungiens de France *2*, s'il ne craint pas de se risquer à « expliciter » la dite-hypothèse, c'est en prévenant qu'il s'agit « sans doute du domaine où Jung est, de prime abord, le plus facilement suspect de mysticisme, quand on ne parle pas franchement de magie.*3* »

Les coïncidences se situent à la frontière entre matière et esprit, entre individu et collectif, entre sagesse et folie. Souvent, le déchiffrement d'une synchronicité s'avère impossible au-delà du troublant constat des faits. Ou bien l'événement a un sens, mais reste confus a posteriori. Ou encore, il est clair, mais n'enseigne rien. Effrayée, la pensée se rebiffe devant ces « événements reliés par le sens et non par la cause ». Ce qui les relie ne peut s'ordonner qu'au sein d'un mystérieux univers « acausal et intemporel », quoique signifiant et accessible de manière spontanée. Croire en de tels liens ne procède-t-il pas de la pensée magique... ou du délire psychotique, dont les victimes, on le sait bien, voient des signes à interpréter partout ?

La logique cartésienne propose d'invoquer le hasard, enfant du chaos et l'insignifiance. Cette tentation illustre certes l'importance (ambiguë) accordée aujourd'hui à ce concept dans la gestion de l'inconnu, mais elle escamote la synchronicité elle-même. Les Anciens, poussés par leur pragmatisme à prendre tranquillement en compte toutes les ressources de la réalité plutôt qu'à tenter d'en dégager à tout prix l'explication, voyaient au contraire dans les coïncidences une preuve de l'unité fondamentale entre les mondes physique et psychique. Ils se faisaient du hasard une tout autre vision. Voyez, par exemple, ce qu'on en pensait au Moyen-Âge. Ou, aujourd'hui encore, dans le monde chinois. Pour les Occidentaux, l'image typique du hasard est celle d'une pièce jetée en l'air, dont on ne sait si elle va tomber sur pile ou sur face. Pour les Chinois, l'image typique de Ou et Peng (idéogrammes les moins éloignés du mot hasard) est celle d'un petit oiseau, le loriot, en train de se poser sur une branche. Du point de vue occidental, on pourrait dire que l'oiseau se pose « n'importe où », « au hasard ». Du point de vue chinois, c'est autre chose. Depuis Leibnitz, plusieurs grands penseurs modernes ont tenté de « percer le secret » du Yi King - le fameux Livre des Transformations, enraciné dans des pratiques taoïstes remontant à la préhistoire. C'est d'ailleurs à propos du Yi King que Jung mentionna pour la première fois, en 1930, son principe de synchronicité.

De l'alchimie à la mécanique quantique

Cela dit, croire la pensée occidentale essentiellement étrangère à cette vision du monde serait la limiter au rationalisme mécaniste, dont le culte du hasard commence aujourd'hui à trouver ses limites, aux franges de chaque domaine de la connaissance. Jung trouva sans peine des sources sérieuses où alimenter son principe de synchronicité. Il retint par exemple de la tradition alchimiste sa différence entre l'*imaginatio fantastica* (l'imaginaire) et l'*imaginatio vera* (l'imaginal). Cette dernière, fonction imaginatrice active, ferait apparaître dans les synchronicités, de façon plus ou moins claire, « a priori et en dehors de l'homme », le sens caché des choses. Platon apportait par ailleurs ses « idées fondamentales », images transcendantales servant de modèles (pour Jung, d'archétypes) aux formes empiriques (objets, pensées, actions). La conscience émergerait d'un « savoir absolu », constitué de l'inconscient collectif structuré en archétypes, et servant de façade psychique à un univers conçu comme physico-psychique. La synchronicité, c'est-à-dire l'événement mais aussi l'importance qu'on lui accorde et le sens qu'on lui donne, témoignerait de la concordance entre le psychisme de l'individu et l'archétype avec lequel il résonne.

La réflexion sur cet univers physico-psychique rejoignait tant les questions posées par la physique quantique que Jung s'adjoignit sans peine les talents de Wolfgang Pauli, prix Nobel de physique en 1945 (et seul physicien de renom à avoir refusé de participer à l'élaboration de la bombe atomique). La plus audacieuse des disciples de Jung, Marie-Louise von Franz, n'hésita pas à invoquer les « analogies surprenantes » entre la physique quantique et les théories jungiennes pour soutenir qu'il « devient probable que la dimension de la matière universelle et celle de la psyché objective puisse être une 4 ». Ce « tout physico-psychique » se présenterait comme matériel au physicien qui l'observe de l'extérieur, et comme psychique à qui l'aborde par l'introspection. Malgré l'adhésion de nombreux grands physiciens à des philosophies qui se fondent sur ces idées - notamment au bouddhisme -, la majorité des scientifiques s'en tient aujourd'hui à l'interprétation officielle de l'École de Copenhague et à son compromis dit « réaliste », selon lequel, la matière n'étant pas, au niveau quantique, dissociable du processus d'observation, le discours de la physique quantique ne peut prétendre la décrire, mais porte uniquement sur la connaissance que ses théories en donnent. Dans un tout autre genre - que certains scientifiques appelleraient « heuristique », c'est-à-dire non prouvé mais fertile en hypothèses intéressantes -, on se rappelle que le biologiste Rupert Sheldrake a proposé, au début des années quatre-vingt, une théorie révolutionnaire qui expliquerait toutes les coïncidences en les intégrant à un champ, dit de « résonance morphique ». De nature non-énergétique, ce champ - théoriquement admis par les plus grands mathématiciens, dont René Thom, mais pratiquement si global et si perturbant que l'hypothèse a du mal à passer -

mettrait en liaison toutes les formes semblables, que celles-ci soient mentales ou comportementales, biologiques ou minérales. Avec un flegme très britannique, Rupert Sheldrake teste patiemment son hypothèse depuis des années, notamment sur des animaux domestiques, des cristaux, des amputés et des cruciverbistes 5. Bref, le dossier scientifique est loin d'être clos et nourrira bien des débats encore. Mais l'impossibilité de consolider scientifiquement la théorie de la synchronicité ne l'empêche pas de fonctionner. Ni d'être mise en pratique...

Se relier à l'ensemble des possibles

À l'heure où les deux romans de « fiction spirituelle » les plus populaires s'inspirent largement de la synchronicité (le « langage du monde » de l'Alchimiste et les « coïncidences » de la Prophétie des Andes), des chercheurs et des expérimentateurs de plus en plus nombreux travaillent sur elle et surtout avec elle. Parmi eux, le conteur et thérapeute Jean-Pascal Debailleul. Dans un ouvrage remarqué 6, ce dernier avait constaté - après d'autres, dont Marie-Louise von Franz - que les contes de fées sont de puissants récits initiatiques et des manuels de sagesse résolument pratiques, mis à la disposition des hommes souhaitant se lancer dans une quête spirituelle. Dans sa pratique du conte comme outil de développement personnel, il s'était à son tour rendu compte que la structure qui fonde la plupart de ces récits est calquée sur celle de notre psyché. On y voit un roi (le maître intérieur) confier au héros (notre attention consciente) une mission à première vue impossible à accomplir (notre vocation). Mais pour autant que le héros s'engage dans sa quête de toute son âme (l'engagement et le lâcher prise), il bénéficie d'une série d'événements magiques - des coïncidences, nous y voilà ! - le conduisant à réaliser son souhait. Depuis des années, Jean-Pascal Debailleul s'était attaché à vérifier, dans ses ateliers, la pertinence de ce schéma avec des « patients-collaborateurs » qu'il engageait à devenir « héros de leur propre conte », c'est-à-dire de leur vie. La part des fées, ces interventions « magiques » qui volent au secours du héros, il l'avait nommée « fécondité ». Mais pour que celle-ci entre en jeu, il avait remarqué qu'à l'instar du conte, il fallait que l'engagement des intéressés soit irréversible. « À l'absolu de la quête, expliquait-il, répond l'absolu des possibles. La part d'infini contenue dans notre engagement nous met en contact avec l'infini lui-même, un niveau supérieur d'existence que l'on peut appeler le “tout possible”, où ce que nous nommons habituellement “hasards”, “coïncidences” ou “synchronicité” prennent source et trouvent sens. » Avec les plus avancés de ses co-expérimentateurs, Jean-Pascal Debailleul s'est donc mis en tête d'observer la fécondité à l'œuvre dans l'expérience de vie des uns et des autres, en sollicitant l'apparition de synchronicités qui pourraient les faire avancer plus vite dans leurs quêtes respectives. « On ne s'accomplit jamais seul, dit-il ; pour prendre un exemple simple, si mon désir est de vendre ma maison, il faut qu'il existe quelque part quelqu'un qui souhaite l'acheter et que la jonction s'opère. »

Au début de ses ateliers, pour illustrer cette imbrication du fil de notre vie dans un canevas plus large, Jean-Pascal Debailleul utilise souvent cette énigme : comment relier entre eux neuf points disposés en carré à l'aide de quatre droites, sans lever le crayon ? Généralement, les gens cherchent longtemps avant de répondre : « impossible » ou « je ne vois pas. » En fait, le seul moyen d'y parvenir est de prolonger la première droite formée par la réunion des trois points d'un côté jusqu'à un dixième point invisible, situé en dehors du carré lui-même. De là, il devient soudain aisé de relier entre eux les points restants en trois coups de crayon.

« De même, enfermés dans le cadre de notre problème, nous ne pouvons lui trouver de solution. En élargissant au contraire le champ de notre attention au contexte le plus large, donc au tout possible, ce n'est finalement pas un point invisible, mais huit, qui s'offrent à sa résolution, transformant au bout du compte le carré en étoile à huit branches, c'est-à-dire l'inscrivant dans une trame bien plus vaste - puisque chacun de ces points est lui-même relié à un autre carré, un autre problème... »

Chasseurs de synchronicité

Manifester ces points invisibles, contacter le plan de synchronicité où tout s'imbrique et l'activer, c'est ce que s'emploient justement à faire les habitués de la « Voie des contes » durant leurs séances de « questionnement en synchronicité ». Chaque semaine, une dizaine de personnes se retrouvent ainsi, chacune porteuse d'une question vitale - on n'attire pas la synchronicité avec des futilités -, qu'elle énonce devant les autres afin, tout à la fois, de s'engager et de se mettre en position de lâcher-prise.

Pour favoriser l'arrivée de réponses « en aléatoire », chaque membre du groupe tire au sort un autre participant, qui devient son « oreille ». Explication : « S'en remettre à l'autre ou au groupe, étrangers à notre questionnement, c'est s'en remettre au tout possible, et constitue la meilleure façon de recevoir en retour inspirations et informations de tous ordres. » S'ensuivent des séances de créativité et de rêves éveillés en tandem, au cours desquelles chacun note avec vigilance toutes les inspirations qui lui viennent (impressions, images, flash-back, etc.), pour ensuite les partager en petits groupes. Au terme de ces exercices, chacun formule un engagement pour les jours à venir : « La journée ne s'écoulera pas sans que la fécondité ne m'apporte d'une façon ou d'une autre un élément nourrissant mon inspiration. » Adaptée au questionnement de chacun, cette « formule de fréquence globale » devra être « réactivée » chaque matin.

Pourquoi cette réactivation ? « Les éléments reçus au cours de la première journée de travail ne peuvent suffire, explique Jean-Pascal Debailleul. Sans cette formule “magique”, la force d'inertie reprend peu à peu le dessus et l'on a

tendance à redescendre au niveau de sa question initiale, ou si vous voulez dans le cadre problématique du carré à neuf points. En maintenant au contraire l'engagement, à la manière du héros du conte, je maintiens le contact qui a été établi avec le plan du tout possible. » Événements fortuits, coïncidences et synchronicités en tous genres vont dès lors faire leur apparition dans la vie quotidienne tout au long de la semaine en réponse à cet engagement. Phénomène « objectif » ou simple changement de regard ? Le résultat est le même : « En vivant la formule au jour le jour, je tire sur la bobinette et la fécondité fait choir en retour toutes sortes d'informations. Celles-ci peuvent d'abord sembler sans rapport avec mon questionnement initial. Chacune désigne pourtant à mon attention l'un des points de solution invisibles. » À la réunion suivante, chacun dévoile aux autres ses trouvailles de la semaine et les conclusions qu'il a pu en tirer. Que signifient ces événements, ces rencontres, ces hasards, non seulement par rapport au questionnement de départ mais du point de vue même de la fécondité ? Qu'attend-elle de moi ? Tout le travail consiste à faire émerger clairement la qualité et la position de chacun dans la trame générale.

« Lorsque vous parvenez à vivre votre question vitale du point de vue de la fécondité, répète Jean- Pascal Debailleul, il s'opère une accélération du processus. « L'ensemble des possibles auquel nous sommes reliés se manifeste à nous en une synergie de coïncidences sans commune mesure avec notre créativité habituelle, les possibles s'accomplissent les uns par les autres, de plus en plus vite, jusqu'à atteindre une masse critique en deçà de laquelle on ne reviendra plus : le changement attendant à la question s'est réalisé, notre inspiration est incarnée, le champ de résonance contacté est manifesté et fixé. De plus, il nous a été donné d'être le spectateur attentif de l'activité créatrice de la vie en mouvement. »

« La synchronicité recouvre toujours un double mouvement, conclut Jean-Pascal Debailleul : celui de notre questionnement vers le tout possible et celui de la fécondité qui ne demande qu'à s'incarner à travers nous. Dès que je choisis la fécondité, la fécondité me choisit en retour. Quelqu'un qui questionne de façon authentique est de l'or pour la fécondité, car il devient alors le "héraut" d'un plan de vie potentiel qui ne demande qu'à être activé. À l'heure où l'on parle de village global et où le mot d'ordre des entreprises est "synergie", la synchronicité est plus que jamais d'actualité. » •

Du château de Hasard au loriot chinois

Cyrille Javary, grand connaisseur du Yi King et des synchronicités « divinatoires », a exploré les circonstances de l'apparition du mot hasard. Il vient

de l'arabe et surgit pour la première fois dans le livre *Gesta Francorum Ultra Maris* (Hauts Faits et Gestes des Francs outre-mer), écrit par Guillaume de Tyr (1130-1186). Selon cet homme, chroniqueur des croisades, le mot serait venu de la découverte par les Européens d'un nouveau jeu de dés au château de Hasard (Az-Zard), en Syrie. Mais Javary pousse plus loin et, fouillant le contexte psychique de l'époque, découvre une hypothèse étonnante. En ce temps-là, le hasard au sens moderne n'existe pas. Ce qui détermine le sort des choses les plus aléatoires, c'est la « Fortune », c'est-à-dire, pour des chrétiens, Dieu, dont le « Jugement » donne forcément raison au plus juste. Mais voilà que les croisés regardent des musulmans jouer aux dés, et un vertige les prend : quelle force obscure décide du sort de ces païens, forcément « sans Dieu » ? Dans le subconscient occidental encore embrumé prend germe l'idée fantastique et effrayante d'un déterminisme hasardeux, enfant aveugle du chaos. Et cette idée garde le nom du château où elle a vu le jour : Hasard. Cyrille Javary nous entraîne ensuite beaucoup plus loin à l'est, et ouvre sous nos yeux un dictionnaire français-chinois, où il cherche la traduction du mot hasard. Il tombe sur deux idéogrammes : Ou et Peng. Puis il ouvre le dictionnaire chinois-français et regarde comment, à l'inverse, Ou et Peng sont traduits. Hasard ne vient qu'en dernière position, c'est une traduction récente. Les sens premiers de ces idéogrammes se rapprochent beaucoup plus de « pair », « parité », « couplage », « association », « appariement ». Autant de mots qui évoquent l'idée de synchronicité.

-
1. Jung et la question du sacré, Isé Tardam-Masquelier, éd. Albin Michel.
 2. Chez Albin Michel.
 3. La Synchronicité, l'Ame et la Science : Reeves, Cazenave, Solié, Pribram, Etter et von Franz, éd. Poiesis, Paris, 1984.
 4. Ibid. p.163. La psyché objective équivaut pour Marie-Louise von Franz à l'inconscient collectif de Jung.
 5. Une Nouvelle Science de la vie, La Mémoire de l'univers, éd. Rocher.
 6. Vivre dans la magie des contes, éd. Albin Michel.

Pour en savoir plus :

Ateliers de synchronicité de la Voie des contes.

Tél. 01 40 09 21 11 - Site web : www.voiedescontes.com